

GALA STORY

CES DESTINS QUI
NOUS INSPIRENT

PAR JEANNE BORDES

ARNAUD ASKOY

BREL NE LE QUITTE PLUS

**QUAND ON A CETTE GUEULE-LÀ...
EH BIEN ON COMMENCE PAR FAIRE FLIC,
PUIS DÉTECTIVE PRIVÉ, AVANT DE SE
RETROUVER (FORCÉMENT) SUR SCÈNE À
CHANTER AMSTERDAM. AVEC LUI, L'AVEN-
TURE, C'EST VRAIMENT L'AVENTURE !**

Dans la coulisse, pas besoin de maquillage, rien. Juste le temps d'enfiler une chemise blanche, un costume noir, le voilà prêt. Et dans le rai de lumière qui le cadre, l'illusion est parfaite. Jacques Brel ressuscité sur scène sous les traits d'Arnaud Askoy, un nom d'emprunt (il lui a été inspiré par le célèbre bateau du chanteur belge). En réalité, Arnaud s'appelle Bassecourt. « Ça collait bien quand j'étais chez les poulets, mais plus trop à ma nouvelle vie », s'amuse-t-il. Et des vies, notre homme en a eu tant et tant. Parfois dramatiques, souvent romanesques, mais toujours choisies. Arnaud commence par se rêver dans l'aéronautique. Fait deux ans d'études d'ingénieur, un stage chez Dassault. Y découvre un monde de l'entreprise hostile. Et réalise qu'il se fourvoie, qu'il est juste en train de s'emparer du rêve de sa sœur. Elle s'appelait Raphaëlle. Elle avait 15 ans et lui 13 quand une leucémie l'a emportée. Il s'était alors retrouvé en tête à tête avec Annie-France, sa mère, et sa grand-mère. Du père, disparu quand il avait six mois, ne restaient qu'un nom et une petite photo d'identité. A cette époque, dans la rue, on lui parlait d'un certain Brel auquel il ressemblait soit-disant. Il s'en moquait pas mal. Lui, il écoutait Depeche mode, les Cure, et sa mère, qui l'appelait parfois son « chevalier ». « Je portais en moi un gros désir de justice », explique-t-il. En 1992, à l'âge de 22 ans, c'est donc logiquement qu'il devient inspecteur à la deuxième division de police judiciaire, Paris 18^e, rue de la Goutte-d'Or.

**ADO, DANS LA RUE, ON LUI
PARLAIT D'UN CERTAIN BREL AUQUEL
IL RESSEMBLAIT SOI-DISANT. IL S'EN
MOQUAIT PAS MAL**

Parallèlement, il devient père d'un garçon, Hugo, aujourd'hui pompier de Paris. Puis d'une fille, Charlotte, actuellement Compagnon du devoir, filière pâtisserie. « Après quinze ans de bons et loyaux services, je ne me retrouvais plus dans notre belle police nationale qui, sous Sarkozy, s'est transformée en boîte privée avec des statistiques, des croix à mettre dans les cases, des heures supplémentaires à décompter... », constate celui qui se réinvente alors en détective privé.

Arnaud fait défiler les chapitres de sa vie d'une voix rauque aux accents un rien parigots. Ça nous surprend. On le pensait belge. Ça le fait rire, lui qui est né et a grandi dans le 11^e arrondissement ! La faute en revient encore à cette satanée ressemblance qu'il a de son propre aveu passée longtemps sous silence. Jusqu'à ce jour où, dans un appartement d'où il planque le porche d'en face, pour tromper l'ennui, il prend le premier CD qui lui tombe sous la main. Soudain, la voix de Brel, ses mots, son

En découvrant
le chanteur belge,
il a eu une
révélation. Puis
sa voix s'est calée
sur la sienne...



SANDRINE MULAS/SHUTTERSTOCK



Pendant quinze ans, Arnaud est inspecteur de police, d'abord à la 2^e Division, quartier de la Goutte-d'Or, à Paris, puis à la Brigade des Stupéfiants.



En novembre 2019, il s'envole pour les Marquises, et se rend sur la tombe de Jacques Brel, qui y fut inhumé en 1978.

interprétation claquent dans le silence. Il est saisi. Parle même de « révélation ». « Je n'avais jamais chanté de ma vie en-dehors de la douche mais là, ma voix s'est calée sur la sienne, il y avait une sorte de mimétisme naturel. Le jour-même j'ai fait un petit enregistrement que j'ai fait écouter le soir venu à ma mère. Elle me dit : « Bah oui, c'est Brel et alors ? ». Elle ne voulait pas croire que c'était moi. » Dans la foulée Arnaud plaque tout. Prend des cours de chant. Six mois plus tard il monte sur la petite scène d'un théâtre parisien, *Le passage vers les étoiles*. Chante dans la rue, le métro, les maisons de retraite, les bars, partout où on veut bien de lui. Un jour, un destin... il croise par hasard Laurent Delahousse. Laborde. Lui donne une plaquette de ce qu'il fait. Ce dernier est justement en train de réaliser une spéciale sur Brel. Arnaud va y jouer les scènes fictionnées. Puis c'est Michou qui l'engage dans son cabaret. Il y sera le seul à ne pas se travestir. Une parenthèse nostalgie sans artifice.

Depuis plusieurs mois, tous les soirs, c'est sur la scène du Théâtre de la Tour Eiffel, à Paris (jusqu'au 1^{er} juillet, puis du 23 septembre au 14 décembre) et avant une tournée qui se terminera fin 2023, qu'Arnaud Askoy vit sa métamorphose. Depuis qu'il a commencé à mettre ses pas dans ceux de *L'Homme de la Mancha*, il a ce sentiment d'avoir enfin trouvé sa place. « J'ai une impression d'épanouissement, de convergence, confie-t-il, comme si tout ce que j'avais pu faire avant, d'une certaine manière, devait m'amener là, car il faut une certaine maturité, une vraie histoire personnelle pour incarner les chansons de Brel. » Arnaud a fini par rêver... un possible rêve. ♦

JONATHAN KIKANGA AU TABLEAU D'HONNEUR

ARRIVÉ DE KINSHASA IL Y A TROIS ANS, ET TOUJOURS EN ATTENTE DE PAPIERS, IL EST ACCEPTÉ PAR LES PLUS PRESTIGIEUSES ÉCOLES D'INGÉNIEUR QU'IL AVAIT CHOISIES.

« Vingt-cinq demandes acceptées, on n'a jamais vu ça ! », s'enthousiasme-t-on au Lycée Dupuy de Lôme, à Brest, où le jeune homme de 18 ans est scolarisé. Pourtant, comme tous les migrants, l'histoire de Jonathan a commencé dans la douleur. Celle du déracinement notamment. Venu de Kinshasa, en République démocratique du Congo, il débarque à Paris au printemps 2019. Il a 15 ans. Sa mère est décédée depuis trois ans et son père, qui vit en Angola, lui est étranger. Quelques semaines plus tard, il rejoint Brest. Dort sur un banc, avant que le CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) le loge un mois dans un hôtel. Puis retour à la rue, où un bénévole de l'Adjim (association qui s'occupe de jeunes migrants isolés) lui offre de l'aide. Et l'inscrit à des cours de français – le sien est alors rudimentaire. Ses progrès sont fulgurants. La rentrée suivante, il intègre directement une

classe de seconde en Sciences et technologies de l'industrie et du développement durable. Bosseur et fédérateur, Jonathan se fait vite des copains, devient même délégué de classe et caracole en tête avec une moyenne de 17 voire 18 sur 20. La semaine, il est en internat. Le week-end, il rejoint sa famille d'accueil. « Quand j'ai une baisse de moral, je me dis que je vais devoir quitter la France, ça me pousse à bosser deux fois plus, je n'ai pas le choix ! », confie-t-il dans *Ouest France*. Comme tous les bacheliers, il doit exprimer ses vœux d'orientation. Il en fait vingt-cinq sur Parcoursup. Le soir du 2 juin, les résultats sont en ligne. Jonathan n'ose pas regarder. Tout le monde est confiant, sauf lui. Mais quand il se décide, il découvre que toutes ses demandes ont été acceptées. L'Institut National des Sciences Appliquées de Lyon a sa préférence et, cerise sur le gâteau, il est dispensé du concours d'entrée compte tenu de la qualité de son dossier... Son rêve d'ingénieur sous le bras, Jonathan peut se féliciter d'inspirer de l'espoir. ♦



3 Ans. La réalisatrice Sabrina Van Tessel ne crie pas victoire, mais ses trois années d'enquête acharnée dans le cadre de son documentaire *L'État du Texas contre Melissa* ont permis de suspendre l'exécution de cette mère de famille, condamnée à mort pour le meurtre de sa fille. D'ici octobre, un nouveau procès devrait voir le jour avec une potentielle remise en liberté de Melissa Lucio sur la base de ces nouvelles preuves. Le combat d'une vie. *G.P.*